Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 14

Artikel: Laharpe à Stapfer : (suite)
Autor: Laharpe / Stapfer / Mogeon, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225198

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

clare en débouchant la bouteille : « Le vin et le lait, on les boit comme Dieu les a faits ». A table, on est d'humeur joyeuse et l'on rit volontiers. Si quelqu'un rit trop fort, on dit « qu'il rit comme un panier » dont s'ouvre le vaste couvercle, ou encore « qu'il bout de rire » comme l'eau sur le feu, quand elle est secouée par la chaleur.

En parlant d'un vieillard mélancolique, on déclare : « Celui qui vit trop vieux voit trop de choses ; il perd sa bonne humeur ». Quand on plaisante au sujet de cornes, on dit : « porter un béret de bœuf » et si l'on veut nommer un menteur quelqu'un proclame : « Chaque fois qu'il lui échappe une vérité, il lui tombe un œil. » Et l'on précise : « Il n'est pas borgne. »

Dans ce pays où le clair de lune inonde les sommets, où le ciel est lumineux et où les traditions se maintiennent au cœur des montagnes, on possède un oiseau bleu qui est légendaire. Cet oiseau bleu, (l'auset blu) qui vit au bord des gaves, n'est autre que le martin-pêcheur.

J. des S.

Le fou du roi. — Un jour, un des fous de Philippe-Auguste vint lui demander un ample secours sous le prétexte qu'il était son parent.

— De quel côté et à quel degré ?

— Nous sommes frères du côté d'Adam. Seulement, on a mal partagé l'héritage entre vous et moi.

— Tiens, frère ! répondit le roi, je te rends la portion qui constitue ta légitime.

Et il lui donna une obole, en ajoutant :

— Quand j'en aurai rendu autant à tous mes frères et parents, il ne m'en restera plus autant. Ainsi, tiens-toi pour avantagé.

LA SOUPE AU CAILLOU

LES vendanges ont donné force besogne aux moines d'un couvent. Ces révérends — d'après ce qu'on m'a raconté — se partagent la besogne qui consiste à se rendre, avec une énorme cruche de fer-blanc d'une capacité de quinze litres, dans les pressoirs, où ils sollicitent du propriétaire la permission de l'emplir de vin doux. Lorsque, le soir les cinquante moines réintègrent leur couvent, chacun jette dans un énorme fût le produit de sa démarche. C'est ainsi qu'ils prélèvent, en une seule journée, neuf cents bouteilles d'un liquide qu'ils laissent vieillir pour le revendre ensuite. Je fis observer à la personne dont je tiens ce récit que le mélange de jus rouge et blanc provenant de zones diverses devait donner un résultat médiocre au point de vue de la saveur :

— Vous vous trompez, me dit-elle. Il fournit, au contraire, un vin gris qui, avec le temps, devient exquis et se vend très cher.

Cette anecdote, que le temps m'a empêché de vérifier sur les lieux, me rappelle une légende lorraine, connue dans les parages de Nancy sous le nom de « soupe au caillou ». D'après la tradition, tous les jours, il y a environ cinquante ans, un capucin prenait une vaste marmite qu'il emplissait d'eau à la fontaine du village le plus proche...

— C'est pour faire notre soupe, disait-il humblement aux habitants qui passaient.

Puis avisant l'un d'eux :

— De l'eau claire... c'est bien fade ! Pourriez-vous me donner un caillou ?

— Sans doute, répliquait l'homme, mais si vous ne mettez que ça dans votre bouillon, il sera maigre.

— Nous avons fait vœu d'abstinence, mon fils... néanmoins, si votre femme avait une carotte de trop...

— Dame ! c'est possible, venez toujours à la maison.

— Père capucin, s'écriait la ménagère instruite du motif de sa visite, tenez, voilà une carotte... mais ça ne fera pas une soupe bien riche.

— Nous avons fait vœu d'abstinence, ma fille... néanmoins, si vous aviez un vieux poireau...

Et le capucin s'en allait avec sa marmite garnie d'eau, d'un caillou, d'une carotte et d'un poireau.... Il s'arrêtait plus loin, avec intention, à la porte d'une chaumière dont les habitants étaient revenus des champs, et tombant essoufflé sur le banc de pierre enfoncé dans le mur près du seuil, il s'épongeait le front jusqu'à ce qu'on l'interrogeât sur les causes de sa fatigue.

— Ouf ! geignait-il, ma marmite est lourde, et ne suis pas au bout de mes peines ! Trois heures me séparent de l'endroit où je trouverai du feu pour faire cuire son contenu.

— Quoi donc ?

— Notre soupe.

— Qu'à cela ne tienne, mon père. Justement l'âtre flambe, mettez-y cuire votre soupe...

— Oh ! elle sera vite prête !... Une soupe où il n'y a qu'un caillou, une carotte et un poireau.

— En effet, ça doit pas être long... ça doit pas être bon non plus.

— Nous avons fait vœu d'abstinence. Néanmoins, si vous aviez une pincée de sel et une pomme de terre...

— Comment donc, mon père ?

J'abrège. Le capucin prélevait ainsi sur la charité de chacun tous les légumes nécessaires à un potage excellent. Au dernier moment, il avisait par la fenêtre ouverte de sa cabane Jeannette qui battait son beurre en chantant. Il engageait la conversation et puis il déposait sa marmite sur le sol. Partout, les jeunes filles sont curieuses. Jeannette s'informait bientôt :

— Qu'est-ce que vous portez, mon père ?

— La soupe de la confrérie.

— Elle ne sent rien !

—Dame ! une soupe où il n'y a que de l'eau, un caillou et quelques légumes.

— Pas de graisse ?

— Nous avons fait vœu d'abstinence... Néanmonns, si vous me donniez seulement gros comme ça de beurre ?

Et Jeannette, enhardie par l'absence de son papa — un esprit fort, qui n'aimait pas les capucins, — glissait furtivement dans le chaudron une demi-livre de beurre frais... Et le père Antoine rentrait au couvent avec une soupe plantureuse et sauvoureuse que ses collègues et lui expédiaient en un clin d'œil.

Ce qui n'empêchait pas que dans le pays la plupart des gens plaignaient les pauvres capucins qui mangeaient de la soupe préparée avec de l'eau et un caillou !

Encore à cette heure, en Lorraine, dans les campagnes, on ne dit pas « julienne » pour désigner la soupe aux légumes, on la nomme soupe au caillou.

Adrien Marx.

LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

IV.

Littérature, sociologie, histoire, sciences naturelles, toutes les occupations de l'esprit permettent de passer le temps d'agréable façon et fortifient l'homme dans sa lutte contre les embûches de la vie. Voici deux Suisses, qui ont rendu des services éminents à leur pays, retirés complètement des luttes politiques. Sans doute, le rôle de Laharpe, homme impulsif, n'a pas été celui de Stapfer, le fidèle et calme serviteur de la République helvétique, mais tous deux se sont compris admirablement.

Le 19 décembre 1808, continuant de le mettre au courant de sa vie journalière, Laharpe informe Stapfer qu'il s'est mis à l'étude de la minéralogie :

« J'ai dû me mettre cet hiver à la petite ration : le cours de minéralogie de M. Lametherie (Jean-Claude de la Métherie) est le seul que je puisse suivre ; ainsi, me voilà dans les pierres, en attendant que je puisse me procurer la traduction de la célèbre chimie de Thomson (qu'on assure renfermer tous les arcanes de la science... »

Cet étudiant de 54 ans ne parvient pas à galvaniser son correspondant, car il lui écrit :

« Vous dédaignez tout cela, et malheureusement je suis trop ignoré (ignorant) pour vous convertir ; mais vous seriez ébranlé en écoutant le modeste Vauquelin (Louis-Nicolas Vauquelin, cristallographe). »

Plus tard, au commencement de 1809, Laharpe se plaint d'une « récension fulminante » des idées de Heeren faite par une feuille de Iena, mais là aussi il avoue ne pas être suffisamment compétent pour en discuter avec des spécialistes; il exprime simplement son sentiment : « il a été un peu capotisé *(sic)*. » N'allez pas croire que Stapfer, lui, ne s'intéresse pas aux sciences naturelles ; s'il ne paraît pas partager les goûts de son correspondant sur toutes choses, il n'est pas un indifférent et il signale un ouvrage d'Ebel « sur la structure de la terre dans la chaîne des Alpes » ; lui aussi, d'ailleurs, ne veut pas se permettre de discuter l'exactitude des données du savant : « il ne m'est pas permis d'avoir une opinion sur les fruits que la géologie pourra retirer de l'ouvrage d'Ebel ».

Les deux amis rivalisent de modestie quand il s'agit de porter des jugements sur des choses qu'ils déclarent aimer sans les bien cannaître : c'est la teneur morale de l'homme d'étude.

Voici, en revanche, ce que Stapfer pense des Mémoires de Beaumarchais, dont la lecture l'a passionné :

« Je ne sais pas si je me trompe, mais ils me semblent parfois approcher de la force démosthénique. Quelle vigueur de raisonnement, quelle variété de tournures, quelle vivacité de style et d'images, et en même temps quelle adresse, quelle souplesse de dialectique ! Je trouve l'auteur de ces mémoires infiniment au-dessus de l'auteur dramatique. »

Et voilà que pour brocher sur le tout, ou plutôt pour en revenir aux sciences exactes, Stapfer raconte à Laharpe qu'il a reçu une lettre de Pestalozzi l'invitant à chercher un traducteur français pour l'ouvrage de géométrie qu'un de ses collaborateurs, Schmid, a publié : « Comment peut-on se flatter que les géomètres voudront refaire leurs ouvrages élémentaires sur la marche traînante de Pestalozzi dans un siècle où la vie d'un homme ne suffira bientôt plus pour embrasser l'étendue de quelque science que ce soit, tant les matériaux s'accumulent, et où on veut surtout que l'instruction marche au pas de charge ? »

Et notre époque qui se vante de la profusion de lumières jetée dans le monde ! Qu'est-ce que c'était que ce surmenge intellectuel de 1809 ?

(A suivre). *L. Mogeon.*

AVIS AUX POLITICIENNES

IL vient de se tenir dans une grande ville, un meeting de femmes qui peut être pour vous d'un grand enseignement. Non pas que les « oratrices » aient dit des choses particulièrement sensationnelles. Elles ont fait simplement les déclarations que les nombreuses femmes présentes étaient venues pour entendre. Tout la salle, côté estrade et côté strapontins, était d'accord sur les grands principes féministes. Et cependant les meetinguistes n'ont eu aucun succès. L'une d'elles même, et ce fut la dernière qui put parler, l'avocate Odette Simon, souleva une tempête de clameurs et d'injures.

Pourquoi tant de vacarme, pourquoi tant d'opposition ?

C'est très simple, c'est à cause d'un tout petit détail, au sujet duquel toutes ces belles parleuses avaient comme on dit « tapé à côté ».

Celui de la toilette. Elles y avaient pourtant réfléchi. Toilette de soirée ? Evidemment non... Elles avaient mis des toilettes discrètes, sobres, presque toutes en noir. L'une d'elles pourtant, une étudiante, portait un chandail bleu-lavande. L'avocate avait mis à sa boutonnière une touffe de gros œillets pourpres. Toutes ces dames ne s'étaient que discrètement fardées. Bref, c'était très chic, très distingué, trop chic même. Et voilà leur tort. Voilà pourquoi les belles paroles n'ont pas porté sur l'auditoire : celles qui les disaient étaient trop belles, d'une tenue trop impeccable. On pardonne tout à une autre femme: d'être plus riche, plus intelligente, mieux mariée, tout, excepté *une* chose ; d'être mieux habillée !

Ah ! Mesdames quand vous voudrez faire de la politique, demandez donc conseil à vos maris,